

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRE"

MONTRÉAL, 13 JUIN 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Celui-ci se calmait comme par enchantement. Pour l'instant, le terrible dompteur n'était pas à la colère, il se morfondait dans une noire tristesse.

Il y avait eu, comme il le disait, une mauvaise maladie sur les fauves ; l'ours blanc avait eu des peines de cœur et s'était laissé mourir, deux panthères s'étaient prises de querelle et avaient succombé à leurs blessures.

Enfin, le clou de la troupe, Brutus, un vieux lion fort bon enfant, très attaché à l'établissement, était devenu phthisique. Il s'en allait de consomption, toussait à fendre l'âme et se trouvait dans l'impossibilité de pousser de ces rugissements redoutables qui éveillaient la curiosité chez les badauds et les engageaient à aller admirer les fauves de Gulistan Cantaloube.

On attendait son dernier soupir d'un moment à l'autre, et après lui, hélas ! la troupe du terrible dompteur se trouverait réduite à sa plus simple expression.

— Je te demande ce que nous lui donnerons au public, pour le faire entrer dans les loges, lorsque Brutus aura claqué ?

La troupe revenait de la foire de Brétigny-sur-l'Aire, où elle avait fait un fiasco complet, et elle se rendait à Orléans pour de grandes fêtes ; mais là encore, on mangerait certainement les derniers sous, si Brutus passait de vie à trépas.

— Ça n'est pas avec ta danse et avec tes pirouettes qu'on pourra faire une recette propre, — répétait Gulistan à la pauvre Palmyre.

— Dame ! mon pauvre ami, je fais ce que je puis et je ne suis plus jeune. . . . Et puis il y a Chinette.

La caravane poursuivait sa course, elle devait passer la nuit à Salbris et repartir pour Orléans. Mais la trempée avait été tellement forte que les chevaux n'en pouvaient plus. A tout instant ils refusaient d'avancer, et ni les coups de fouet ni les cris ne parvenaient à les galvaniser.

— Chien de temps, — fit Gulistan Cantaloube, en zébrant la peau d'une de ses rosses d'un dernier coup de fouet inutile. — Il n'y a pas à dire, faut s'arrêter, s'abriter, donner aux canassons une ration d'avoine.

— Ça c'est une bonne idée, patron, — fit Maraton, l'hercule en tous genres, — en sautant de la cage roulante qu'il conduisait, parce que franchement, depuis trois heures du matin que nous sommes sous l'eau, je voudrais bien cacher quelque chose dans le fusil. . . .

— Halte ! — commanda Gulistan.

On se trouvait à l'entrée d'un grand bois de sapins, de plein-pied avec la grande route.

Tout auprès, une clairière abritée contre tous les vents ; en un mot, étant donnée la circonstance, une excellente place pour établir le campement de ces enfants de bohème. . . .

En un instant, les petits Cantaloube se mirent à fureter par le bois, et ils arrivèrent en compagnie des trois musiciens, en traînant de nombreuses bourrées, les quilles pétillèrent bientôt, malgré la pluie, et lancèrent dans les airs des langues de flamme réjouissantes et réchauffantes.

Chinette descendit de l'une des grandes voitures carrées.

Elle était fagotée comme quatre sous, mais la jeunesse ne perd jamais ses droits, son minois chiffonné était toujours agréable à voir, malgré l'affreux chapeau dont elle était coiffée.

— Eh bien ! comment va-t-il ? — demanda Gulistan.

Chinette secoua sa tête frisée d'un geste désespéré.

— Il vient encore de refuser de ma main, du cœur, du mou, tout ce qu'il y a de meilleur. . . . Et il souffle, et il peine, la pauvre bête, ça fait pitié !. . .

— Alors, tu n'as plus d'espoir ? . . .

— Aucun.

— Eh bien ! nous sommes. . . flambés !. . . l'expression de Cantaloube fut beaucoup plus énergique.

Et il alla s'asseoir au coin du feu, tandis que Palmyre établissait sur trois bâtons une chaudière toute remplie de pommes de terres. . . . trouvées par les deux petits Cantaloube.

— Eh bien ! ne vous gênez donc pas, — fit une voix sèche qui occasionna dans toute la troupe une série de "mouvements divers."

Un homme d'une cinquantaine d'années, au visage jaune, aux yeux striés de bile et qui avait l'air à son costume d'un gentilhomme campagnard était devant eux.

Enveloppé dans un caoutchouc, les jambes protégées par de solides molletières, il avait bravé la pluie persistante et était arrivé jusqu'au campement des saltimbanques en suivant un sentier dérobé.

Il s'appuyait sur un bâton de chêne et regardait le campement des bohémiens d'un air courroucé.

— Mes bourrées ! — grondait-il, — mes pommes de terre ! Vous n'avez pas trouvé aussi quelques poulets, quelques canards ?

Comme pour lui répondre, au même instant, Maraton, l'hercule en tous genres, eut l'imprudence de se montrer ; il tenait par les pattes deux poulets et un dinde, auxquels il venait évidemment de tordre le cou en s'approchant subrepticement d'une ferme voisine.

— Je vais vous envoyer mon garde. Et vous allez voir. . . .

— Allons ! bon !. . . — gronda Cantaloube, — encore une fichue affaire sur les bras. . . . Qui aurait pu se douter qu'un rentier mettrait le nez dehors par un temps pareil.

Maraton, — trop tard, — avait dissimulé derrière la jupe de Chinette les corps du délit, mais ils n'avaient point échappé aux yeux de l'homme au caoutchouc qui répétait entre ses dents :

— Mais, ne vous gênez pas. . . ne vous gênez donc pas !. . .

Maraton n'était pas la patience même.

Déjà il se disposait à relever ses manches et à offrir "un caleçon", — c'était son argument habituel, — à l'homme assez osé pour venir les troubler dans leur gêne, mais la pauvre Palmyre, comprenant que les bohémiens étaient complètement dans leur tort, le calma d'un geste et essaya des excuses tout en plaçant les circonstances atténuantes.

Ils avaient faim, ils grelottaient, toute la troupe se trouvait dans une lamentable misère. . . . S'il fallait absolument, on paierait le dégât.

Au mot "payer" Gulistan Cantaloube poussa un rugissement sourd.

Payer ! Elle en parlait bien à son aise, cette Palmyre. . . . Et avec quoi ? . . .

Mais au même moment, un hurlement prolongé partit de la grande voiture carrée.

Chinette y courut.

Et par l'entrebâillement de la porte elle montra aussitôt sa tête effarée.

— Allez ! — dit-elle les larmes aux yeux ; — ça y est. . . . Il écume. . . . il tourne ses yeux !. . . Ah ! la pauvre bête !

La crainte du bourgeois réclamant ses droits n'existait plus !. . . On s'occupait bien de lui.

Toute la troupe avait couru à la cage de Brutus.

Maraton avait relevé l'ouverture du bois, et, à travers la grille on apercevait le corps du vieux lion étendu tout de son long, et poussant par intervalles des gémissements rauques.

— C'est fini ! c'est fini ! — répétait Cantaloube, — ah ! quel malheur !. . .

Chinette était entrée dans la cage, accroupie, elle avait relevé la lourde tête de l'énorme félin et la tenait sur ses genoux.

Brutus ouvrait la gueule, cherchant vainement à faire entrer l'air dans ses poumons desséchés, et dans ses yeux clignotants se voyaient déjà les affres de la mort qui approchait à grands pas.

L'homme au caoutchouc semblait suivre cette

scène avec un vif intérêt, mais en même temps il réfléchissait profondément, car son visage contracté exprimait une contention sérieuse.

Le vieux lion fit un dernier effort pour se relever, il poussa un rugissement étouffé, battit l'air de ses énormes pattes, puis il retomba inerte, la gueule entr'ouverte, les yeux fixes.

C'était bien fini cette fois, Brutus venait de mourir.

Alors Chinette se mit à pleurer, la pauvre Palmyre sanglota, tandis que les deux petits Cantaloube poussaient des cris perçants.

— Allons ! — fit Gulistan avec découragement, c'est fini !. . . . Voilà notre dernière espérance qui s'envole.

Et se tournant vers le bourgeois :

— Oh ! vous pouvez bien nous demander tout ce que vous voudrez, allez !. . . On peut bien nous prendre le reste, c'est fini !. . . fini nos dernières chances !. . . . Prenez tout, les chevaux, les voitures, les enfants !. . . . prenez-moi par-dessus le marché. .

Et le dompteur s'arrachait les cheveux. . . . et frappait du pied la terre avec désespoir.

— Alors, — demanda l'homme au caoutchouc avec intérêt, — c'est votre dernière bête ? . . .

— Il reste bien trois loups, deux chacals et quatre chats-tigres. . . . mais qu'est ce que vous voulez que je fasse de ça. J'ai bien envie de tout lâcher à travers la campagne. . . .

— Merci bien.

— Ça sera toujours autant de bouches de moins à nourrir.

— Vous ne pensez pas à vous remonter ?

— Et de l'argent ? . . .

— On en trouve, on en emprunte.

Le bourgeois, évidemment, s'adoucisait.

— En emprunter ! — répéta Cantaloube, — indiquez-moi l'adresse de votre banquier. . . . Mais ça vaut tout au moins trois mille francs un lion. . . . Vous ne savez pas ça, vous !. . . . Et comme Brutus, ça n'avait pas de prix, il n'aurait pas fait de mal à une mouche. . . . vous pouvez le dire. . . . Chinette en faisait tout ce qu'elle voulait.

Le bourgeois semblait réfléchir toujours.

— Allons ! — fit Cantaloube, c'est pas tout ça. — Faut écorcher ce pauvre Brutus. . . . que la peau ne se gâte pas. . . . Nous pourrions peut-être la vendre un bon prix si elle n'est pas abîmée.

— Je vous l'achète, — fit vivement l'homme au caoutchouc.

Il était évidemment retourné, et de lui on n'avait plus rien à craindre.

Immédiatement les prétentions de Gulistan Cantaloube s'élevaient du moment que le bourgeois avait prononcé le mot "achète."

— C'est que ça vaut tout au moins trois cents francs, une peau comme ça. . . . Elle est très belle. .

Gulistan mentait effrontément. La peau du malheureux Brutus avait, par de nombreuses places, complètement perdu sa fourrure.

— Laissez vos hommes manger, — fit le bourgeois, — et venez avec moi, jusqu'à mon habitation qui n'est qu'à un kilomètre d'ici, j'ai une affaire à vous proposer, et je suis convaincu qu'elle pourra vous être très avantageuse.

Gulistan Cantaloube planta là tout net les restes du vieux lion et suivit d'un pas rapide l'auteur de la proposition qui venait de lui être faite.

— Manger, — dit-il à toute la troupe. . .

Alors les poulets et la dinde furent plumés en un clin d'œil ; au moyen des bourrées on fit un infernal brasier, et autour de la chaudronnée de pommes de terre, en attendant un rôti sinon tendre du moins copieux, toute la troupe des bohémiens s'installa, se demandant quelle avantageuse affaire le propriétaire, si récalcitrant tout à l'heure encore, allait proposer au patron ?

Comme celui-ci ne revenait point, on refit une seconde chaudronnée, puis une troisième, et les petits Cantaloube s'empiffrèrent de façon à oublier pour un bon moment les jours de misère qu'ils traînaient depuis si longtemps.

Enfin, comme le clair commençait à décliner, Gulistan Cantaloube revint.

Palmyre, en le regardant, demeura stupéfaite.

Ce n'est plus le même homme, il avait l'œil brillant, émerillonné.

Evidemment il avait longuement et plantureusement déjeuné, mais contrairement à son habi-